

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Émeline Pierre, Eileen Lohka, Marie Christine Bernard

Sébastien Lavoie

Number 140, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62472ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2010). Review of [Émeline Pierre, Eileen Lohka, Marie Christine Bernard]. *Lettres québécoises*, (140), 33–34.



Émeline Pierre, *Bleu d'orage*, Montréal,
Pleine Lune, 2010, 132 p., 19,95 \$.

Noires Antilles et sombre monde

Les premières fictions de la Montréalaise d'adoption Émeline Pierre se lisent avec effroi comme le catalogue des exactions ordinaires que subissent les Caribéens.

La première nouvelle, «Yawa, Nika et moi», m'a plongé tout de suite dans l'ambiance. C'est l'histoire d'une jeune mariée qui se rend pour la première fois en Afrique, toute pètrie des mêmes préjugés que moi... Elle est guadeloupéenne et s'en va visiter la famille de son nouveau mari, dont ses deux autres épouses.



ÉMELINE PIERRE



Les huit nouvelles suivantes se passent toutes dans les Caraïbes, sur l'île de Saint-Domingue ou dans les Antilles françaises, et le recueil se termine à Montréal par une nouvelle emblématique : un ancien tonton macoute devenu chauffeur de taxi embarque par hasard la

filles de Kesnel Dorius, son ancien directeur d'école qu'il a fait fusiller dix ans plus tôt pour trahison. Son crime? Avoir organisé des réunions clandestines «où il disait du mal de notre père Jean-Claude Duvalier» (p. 120). La fille ne saura jamais qui est son chauffeur et celui-ci ne se servira de l'occasion que pour se redire qu'il a «lutté pour [s]on pays comme l'a fait Toussaint Louverture avant [lui]» (p. 121).

On aura donc compris que *Bleu d'orage* est une œuvre amoralisée ou, du moins, qui a l'intelligence de laisser le fardeau de la moralité au lecteur.

DU RIRE EN PERSPECTIVE...

Les autres nouvelles parlent d'Haïtiens rêveurs et ambitieux qui émigrent clandestinement en Guadeloupe pour se voir réduits à une condition pire que la précédente («La Terre promise»); d'Haïtiennes forcées à l'esclavage, puis obligées de se prostituer en République dominicaine et qui meurent après peu du sida («Lyannaj»); de femmes qui choisissent de se murer avec un homme qui les

assaille pour un oui ou pour un non («Et si...»); d'hommes qui veulent tout des femmes sans exercer aucune responsabilité («Mon père, ce héros»); de relations *capitalement* interdites entre les Noirs et les Blanches («Cours particuliers»); de sorcellerie («Le Trésor»); du comment on devient une Guadeloupéenne indépendantiste («Sortie de coma: mai 1967») et du mal-être des Guadeloupéens habitant Paris («Retour aux sources?»).

Je me souviens d'une grand-mère, en Équateur, qui m'avait narré une vie qui avait été une descente aux enfers propre à rendre Dante jaloux, et ce, sur un ton tout à fait posé, incapable de toute indignation et encore moins de révolte. De l'indignation et de la révolte, on en sent quand même un peu chez l'écrivaine, bien qu'elle s'efforce de se faire oublier. Heureusement d'ailleurs, sinon elle aurait asphyxié le lecteur en moins de dix pages. Néanmoins, les chutes n'apportent jamais d'espoir; elles ne font que confirmer le caractère implacable du destin des protagonistes.

Parfois, les détails anthropologiques prennent le pas sur le récit, qui se retrouve ainsi un peu plombé. Je pense ici particulièrement à «Lyannaj», mais la nouvelle a l'heur de mettre en lumière un phénomène souvent occulté par nos vacanciers trop contents de payer leur séjour en République dominicaine moins cher qu'ailleurs...

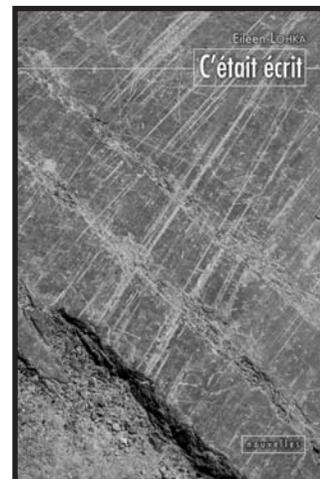


Eileen Lohka, *C'était écrit*, Ottawa,
L'Interligne, 2009, 112 p., 14,95 \$.

Sous l'hommerie, le pénis

Cinq nouvelles souvent historiques mettent en scène des personnages au destin apparemment inéluctable, évoluant dans un monde inexorablement menaçant.

Impossible de trouver un centre géographique à ce court recueil de nouvelles qui nous transporte sur tous les continents, ou presque. Tout commence à l'époque contemporaine, à Paris, à l'arrière de la gare de Saint-Lazare, avec «Fatima», la mystérieuse fille d'un vieux couple d'Algériens, qui a un sourire de madone, un sourire triste. «Elle ne parle à personne, ne fréquente pas l'école [...] À dix-neuf ans, elle aurait déjà dû être mère.» (p. 9-10) Une aura de mystère entoure la belle, les voisins tiquent et bientôt l'accusent de sorcellerie et de tous les maux qui affectent le voisinage. Une commère la fait «suivre par son fils, qui travaille comme agent de liaison entre la communauté maghrébine et la gendarmerie» (p. 12).



C'est le sexe qui ressort de cette première nouvelle dont je vous épargne la chute. Il est omniprésent, dans le recueil, et toujours menaçant parce qu'il relève de l'homme, qui ne fait jamais grand cas de l'autre quand il est question de ses

désirs. À la notable exception de la deuxième nouvelle.

ÉCRIVAIN 1, CRITIQUE 0

C'est à la page 34, en lisant «Théodore», que j'ai crié à l'imposture: «Ce narrateur masculin ne pense pas comme un homme!» me suis-je exclamé.

Scandale!

Plutôt que de récriminer en lisant le punch, l'être narcissique que je suis a plutôt applaudi la finesse de l'écrivaine, tout en se félicitant de sa grande perspicacité... N'empêche, ce qui m'a titillé tout au long du recueil, c'est l'absence totale de religiosité. La nouvelle à laquelle je fais référence se veut tout de même une sorte de *Brokeback*

Mountain mettant en scène un Breton du début du XVIII^e siècle. S'il craint la bougrerie, sa crainte devrait au moins en partie être inspirée par Dieu, me semble-t-il.



EILEEN LOHKA

La dernière nouvelle m'a moins charmé. Elle se passe en Louisiane bien avant et pendant l'ouragan Katrina de 2005. Une vieille femme se remémore des souvenirs de jeunesse où son père, un homme avec une âme de poète, «refusait d'accepter que les vieux créoles du coin n'étaient plus aujourd'hui que des Américains MacDonald and Coke» (p. 77). La vieille s'égaré dans les bayous de sa mémoire trouée par les médicaments et, à mesure qu'elle évoque ses souvenirs, la réalité la rattrape. Elle a été abandonnée par le personnel de l'hospice qui s'est enfui devant Katrina. Elle se croit seule, mais est rejointe par un Noir à la mine patibulaire qui la déleste de son argent et lui arrache ses boucles d'oreilles. Ce qui la préoccupe le plus, c'est la crainte d'être violée.

Je n'ai pas saisi ce qui liait les deux situations et le récit s'est perdu, à mes yeux, en d'inutiles circonvolutions. En définitive, j'ai compris du recueil que si l'homme et son pénis font craindre bien des choses à la femme, elle reste bien consciente que ces craintes ne sont que de pures affabulations, et l'homme pardonne alors à la femme de n'être qu'une créature aux cheveux longs et aux idées courtes.

Non ?



Marie Christine Bernard, *Sombre peuple*, Montréal, Hurtubise, coll. «AmÉrica», 2010, 200 p., 19,95 \$.

Dans une marge conventionnelle

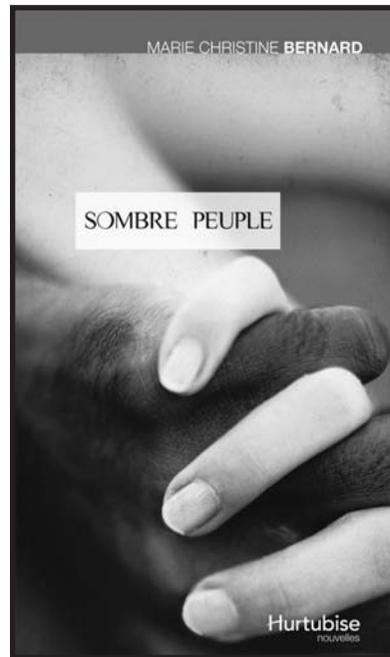
C'est par la définition du mot «marginal» que s'amorce l'avant-propos de ces treize nouvelles. Or, si les marginaux sont bien présents dans le recueil, la forme est beaucoup plus conventionnelle.

Je dois dire d'emblée que j'ai assez aimé l'écriture de Marie Christine Bernard, sobre, précise, imagée et aérée. Elle sait capter le lecteur et le mener par le bout du nez sans jamais tressaillir. Parfois, cela suffit à faire un texte très beau, surtout quand il s'agit d'un instantané, «La messe», par exemple.

Mais si belle soit-elle, la mécanique n'est pas tout, et les textes manquent souvent de ce surplus d'âme qui fait d'un livre une œuvre. Parfois, l'auteure sombre dans la facilité. «La belle vie», par exemple, est «l'histoire tellement ordinaire de Serge Garant, dentiste» (p. 105). Bon élève sans créativité, Serge avait opté pour «un job sûr, sans surprise, et qui rapporterait suffisamment [...]» (p. 106). Il dispose d'une belle demeure, a deux enfants en santé, est correctement sucé par sa femme Marie-Josée... «Pourquoi alors, assis sur la plage du Lac-à-l'Eau-Bleue, avait-il subitement l'impression que sa vie était vide?» (p. 109)

ET POURQUOI AI-JE ALORS POUSSÉ UN PROFOND SOUPIR ?

Passes encore l'idée que les anciens Grecs ont tout dit et qu'il ne reste plus qu'à trouver de nouvelles façons de redire, mais un dentiste dépressif? Encore? Et depuis quand ont-ils le monopole de la dépression? Encore qu'ici, c'est la dépres-



sion qui finit par faire une dépression et on assiste à la victoire de la résignation pleinement assumée...

Dans «Le stylo», Jean-Jacques Martel, un auteur vivant de sa plume, n'a «pour lecteurs que des gens vivant à l'est de Québec» (p. 188). On y croit déjà... Il découvre un jour, à la télévision nationale, le critique Cyrille Couture, une bête féroce au «verbe acéré comme une lame de Tolède» (p. 190). Il se prend d'admiration pour lui, jusqu'au jour où le critique descend en flammes sa propre œuvre: «Ce roman est, comme tous les autres, [...] insipide, prétentieux, pédant, inutile, raté [...] il faut absolument s'abstenir d'acheter ce livre.» (p. 191) Le

reste du discours du critique est à l'avenant. Voilà donc, comprend l'auteur, pourquoi il n'est lu que par les gens de l'Est. «Ils ne regardent pas les stupides émissions culturelles du réseau national, eux!» (p. 192) [Bonjour à mes gens du comté de Kamouraska!] L'auteur invite le critique à venir s'expliquer chez lui et ce dernier s'y révèle puant de méchanceté. Après une altercation, le critique se retrouve empalé sur une sculpture en forme de stylo pointant vers le ciel. Rien de moins.

C'est que l'auteure use et abuse souvent d'un trop gros crayon. Au moins, c'est la dernière nouvelle du recueil. Mais celui-ci s'ouvrait déjà sur une nouvelle, «Mots croisés», où un intellectuel juge de haut une voisine aux dehors grossiers. Il lit *Le Devoir*, bien sûr, est convaincu de son bon goût et a comme plaisir coupable de lire une auteure qui commet des romans à l'eau de rose. On aura vite deviné que cette voisine qu'il méprise tant se révélera être l'auteure des romans à l'eau douceuse dans une finale qui s'attaque à une autre vieille dichotomie trop souventes fois rabâchée, ici comme ailleurs. ■